

# Les polaroids radiophoniques et littéraires de Marie Richeux

La jeune productrice d'émissions de radio publie 60 textes courts

## LIVRE

Depuis 2010, à un rythme quotidien, Marie Richeux écrit de courts textes pour l'émission littéraire « Pas la peine de crier » qu'elle anime sur France culture (16h-17h). Chaque jour, elle lit à l'antenne une fiction qui fait progressivement émerger une image, suivant ainsi le processus de révélation quasiment instantané d'une photographie réalisée sur un appareil Polaroid. Des textes qui doivent faire image. Une articulation de mots et de phrases qui fait apparaître une situation très précise, une atmosphère, ou un paysage. La tension entre le message délivré à l'auditeur – nécessairement par le son – et la qualité de l'image mentale qui surgit trouve une nouvelle dimension dans le recueil d'une soixantaine de « polaroids » prélevés par les éditions Sabine Wespieser au sein des six cents récits produits depuis la création de l'émission de radio. La possibilité de lire après-coup ces vignettes écrites pour être entendues modifie leur portée et leur signification.

Dans sa préface sérieuse et généreuse, appuyée par ses préoccupations récurrentes (Benjamin, Brecht, l'apparition, la mémoire...), l'historien de l'art et philosophe Georges Didi-Huberman pose d'emblée une question cruciale : « Le polaroid comme genre littéraire serait-il donc un matériau de langage pour "polariser" ce que le monde nous offre à voir ? ». Il décrit plus loin son expérience personnelle des Polaroids de Marie Richeux dont il a découvert pour la première fois la forme d'écriture et la qualité de la prestation de son auteur en direct dans le studio de radio où il était invité. « C'était étrange. La fissure dans le béton, tout à coup racontée dans le creux de l'oreille de chaque auditeur sans autre justification que le mot polaroid, interrompait le régime habi-

tuel de la diffusion radiophonique. » Effectivement, les fictions de Marie Richeux suspendent le flux des contenus déversés continuellement par les médias. Elles sont comme de grandes parenthèses permettant de s'attarder sur la texture des objets et de perdre le temps nécessaire pour observer une situation quotidienne ou le presque rien.

L'exercice d'écriture quotidien est également une recherche stylistique sans cesse renouvelée. On ressent un véritable plaisir chez l'auteur pour inventer de nouvelles techniques narratives et pour expérimenter diverses manières de travailler la langue pour susciter des images. Les questions du regard porté sur le monde, du point de vue, et de l'écart entre le jour et la nuit traversent la plupart de ces brèves apparitions qui nous évoquent le changement de focal impromptu d'un porte-plume à vue vers un paysage panoramique dans *La Vue* (1904) de Raymond Roussel. Pour l'auditeur régulier de « Pas la peine de crier », la lecture provoquera sans doute la réminiscence de souvenirs, mais également l'envie de réinterpréter les situations perçues allusivement lors de l'écoute. À la première lecture, on se détache difficilement de la voix, du phrasé et du rythme si particuliers et entraînants de Marie Richeux... Pour ceux qui, comme Georges Didi-Huberman, n'allument pas la radio l'après-midi, cette sélection peut être l'occasion de découvrir un écrivain excellent à nous troubler et à nous faire rêver.

### § Gwilherm Perthuis

Marie Richeux, *Polaroids*, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2013, 158 pages, 17 euros (préface de Georges Didi-Huberman).

Une péniche noire de charbon, noire sur les bords, noire encore, fend l'eau très sombre de la Seine. Rien ne s'annonce du jour qui vient. Rien qui ferait penser que la lumière tout à l'heure viendra claquer sur le fleuve. Rien comme du silence visuel. Comme la courbe atone d'un cœur de ville éteint. Seul ce bateau qui avance sans bruit, fait plier l'eau sous son poids, mais paraît ne la toucher qu'à peine.

Il est lent et long. Le charbon qu'il transporte forme une petite montagne sur son dos, qui se distingue à peine dans la nuit où tout le monde surnage.

Pas un homme à bord. Un homme à bord bien sûr, mais un homme invisible lui aussi, dont on ne pourrait au mieux qu'apercevoir le brasier d'une cigarette, et qui pour l'instant de fume pas. Il reste des marins d'eau douce.

La péniche baisse la nuque en passant sous les ponts pour que rien ne racle. Pas question de toucher à l'épaisse quiétude. Note épaisse et monocorde, de laquelle émergent des cornes de brume imaginées pour l'occasion, sur une mer que l'on voudrait plus grande encore, noire en pétrole inoffensif, déchiquetée comme un tableau de Soulages.